

JOSETTE CLOTIS

LE TEMPS VERT

PRÉFACE D'HENRI POURRAT

roman

nrf

GALLIMARD

LE TEMPS VERT

.

JOSETTE CLOTIS

Le temps vert

PRÉFACE
D'HENRI POURRAT

nrf

GALLIMARD

•

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1932.

JOSETTE CLOTIS.

La campagne est prise dans le brouillard. Il pleut un peu. La plaine semble vaguement immense, toute douce et toute verte, sans bords, presque sans arbres.

Ce quai de gare reste désert. Un grelottement de timbre s'est arrêté du côté des chariots à bagages. Déjà l'express est reparti. Rien ni personne ; le plat des champs sous la brume, au milieu de la pleine matinée, un jour de semaine entre les autres jours.

Puis, une porte vitrée a battu. Il y a eu une jeune fille en vert sous un manteau de fourrure gris sombre, une jeune fille très mince, très jeune, très jolie : Marie Verdier.

Pourquoi signe-t-elle ses lettres Josette Clotis ? Il est mieux qu'elle ait mis sur le manuscrit d'Adrienne-Marie son nom véritable, ce Marie Verdier, plus vrai, plus solide. Jean Tenant, qui doit publier

une nouvelle dans les Amitiés, a seulement fait savoir qu'elle a dix-huit ans et qu'elle demeure avec ses père et mère dans une petite ville de par là.

Adrienne-Marie, c'est l'histoire d'une fille pauvre qui se tire durement de la misère, pour arriver à autre chose, qu'elle aime moins que sa misère même ; et à la fin tout éclate, tout s'éclaire, sans doute. Un roman bien dru, bien rustique, soulevé par une espèce de bonne fureur. Du trait, du tour, je ne sais quoi de vif et de décisif, un peu trop enlevé par endroits. Poésie du diable, comme on dit beauté du diable. Adrienne, on voit une jeune fille assez emportée, rouge à la joue, avec des mèches crépues, dérangées autour des oreilles ; et ces yeux noirs d'Auvergnate, brillants comme des morceaux de charbon neuf, dont a parlé Vallès.

Adrienne-Marie, par Marie Verdier : ce double Marie avait orienté l'imagination. Comment ne pas croire à un peu d'autobiographie ? Et voilà que Marie Verdier est une grande petite fille, blonde-châtain, plutôt blonde, de teint clair et de traits nets. Des yeux clairs aussi, jusqu'à paraître pâles, du gris-vert des courants d'eau profonds dans la montagne. Un aspect, d'ensemble, un peu nordique. Sa robe est très bien coupée. Elle ne parle presque pas. Bien sûr, c'était trop naïf, la surprise de tantôt ; mais, cette surprise écartée, reste une autre surprise, dont la cause échappe.

B.-la-R. est à quelques kilomètres de la gare. La voiture file, faisant rejaillir des flaques rondes. Les haies sont pleines de gouttes d'eau. Sur la gauche — est-ce la Beauce, est-ce le Gâtinais ? — s'étend le terrain d'une des batailles de 1870, des espaces carrelés de pièces de terre, coupés de lignes d'arbres à touffes de gui. Après un bizarre château d'eau se lève un sombre clocher à la flèche ouvragée, trop haute pour une si petite ville.

Si l'on pense à celles de Paris, à celles d'Auvergne, comme les maisons font peu de volume, d'un seul étage et tout unies sous le toit d'ardoise fine. Pavée, grise et bleue, la place du Marché rappelle ces images du Petit Journal où un turco à la tête bandée et des mobiles en peau de mouton font le coup de fusil au coin des rues.

Rien ne répond ici à Adrienne-Marie. Comment Marie Verdier a-t-elle su saisir le vrai de la sorte ? Comment a-t-elle connu le train chaud et bon de la ferme rouergate ; le vacarme des soupers de moissonneurs, fenêtres ouvertes sur le ciel incendié ; les marches nocturnes, de la gare à la maison d'école, au long des routes départementales où le froid est sur vous « comme un vêtement de jersey bien collant » ; et tout ce qu'elle vient dire en paroles qui gardent le goût des choses ?

Cette joie des détails, qui ne trompe pas. Une certaine vie est là, foisonnante, ingénue, brillante,

où celle qui raconte est encore toute prise, et les gens sont là, non pas tant dessinés que présents, à cause d'un accent à eux, d'une voix à eux. A cause de la justesse. Dans ce roman, les légers excès, l'auteur les dénonce lui-même ; c'est à peu près comme cette paillette d'argent que le soleil pose au loin, l'été, sur une houe, pour faire voir un bonhomme minuscule qui pioche.

Ils sont rares les livres qui donnent le sentiment d'une certaine vie, qui la rendent sensible sous un rayon porté de face, ainsi que ces crépuscules de campagne dont parle Adrienne : alors, soudainement, au-dessus du soir monté du vallon comme une brume, la lumière venue de loin dans l'horizon, en s'accrochant à l'angle luisant des meubles, éclaire jusqu'au fond la salle paysanne où les jeunes filles travaillent près de la machine à coudre.

La chambre a de grands rideaux de mousseline bleue. Un air d'adolescence. Au mur, des photos de stars dédicacées. Une bibliothèque de peu de livres. Marie Verdier n'aime que les exemplaires choisis et les revues sur beau papier, qui ont le format d'un volume oblong. Elle a lu des Myriam Harry, des Voyages autour de mon amant, Naples au baiser de feu. A tout elle préfère Bécassine et les Mémoires de Joséphine Baker. Elle croit que Ramuz est un instituteur. Elle croit qu'elle aime Pierre Louÿs...

La fenêtre donne sur un pavillon et son jardin de

lilas. Derrière l'écurie devenue garage, s'alignent les branchages d'une allée, d'une route. On est à ce moment de l'année où seule on ne sait quelle qualité de la lumière annonce qu'on va vers le printemps. Tout cela, fin, paisible, humide, oui, tout cela reste loin de la France méridionale d'Adrienne, de son joli tapage campagnard et de son âpreté.

Brusquement, parce que je l'entends parler plus à loisir, je me rends raison de ce qui déconcerte un peu chez cette adolescente posée, quasi silencieuse. C'est qu'avec son air nordique, ses blonds reflets, ses yeux trop clairs, elle a l'accent dansant du Languedoc. Un accent charmant, insolite ici. Celui de Montpellier, je crois. Autre surprise, Marie Verdier n'était qu'un nom de plume. Josette Clotis se nomme Josette Clotis. Ce nom, venu de la Catalogne — et la famille catalane dit de la Grèce — sonne autrement dès qu'il a pour lui d'être un nom mêlé à la vie. On le sait vrai : le voilà lisse, fin, ovale, répondant bien à celle qui le porte.

C'est rare une extrême jeunesse qui sait ne pas sortir du naturel. Nul embarras. Timidité ? on ne saurait dire. Mais cette réserve qui se marie toujours à la qualité. Point du tout singulière, et hors de l'ordinaire.

Je n'étais pas le seul, dans la chambre, à avoir ce sentiment-là. Peu à peu il fallait reconnaître ce calme, ce goût, ce grand sens.

Et l'on en revient à se demander comment celle

qui a écrit Adrienne a si bien fait sienne une vie qui, de toute évidence, n'a pas été sienne. Suffit-il d'entendre des histoires, même des histoires si authentiques que le vrai y bouscule le vraisemblable ? (On admet difficilement que la cousine Marie soit morte à vingt ans d'un cancer à la gorge. Elle en est morte, pourtant, et un plâtre pris sur elle, à la Faculté de Montpellier, montre ce mal qu'on a nommé cancer.)

Le vrai des histoires — celles d'Adrienne sont arrivées — ne serait rien : le tout est de donner la lumière juste. Alors on pourra même s'apercevoir, un jour, que cette dame qu'on connaît très belle, très bien habillée, et toujours dans la vie des grandes villes artificielles, ressemble à Adrienne d'une façon dont on ne se doutait guère. On découvre qu'elle aime les contes des veillées et la Semaine de Suzette et que, quand elle rencontre un bout de champ, ou des haricots sur des quilles, elle est tirée par là comme par mille mains. « Elle regarde les petites maisons dans l'herbe, un mètre carré, une porte et rien d'autre, et elle dit qu'elle voudrait vivre là. Elle dit : « Dire qu'on tient le coup ! » « Si on pouvait vivre sans s'occuper de l'embonpoint qu'on prend, de ses mèches de cheveux et le diable et son train. » Et elle voudrait toujours être bonne dans un village. »

« Oh ! je n'étais pas bien vieille, seulement je regardais, » dit Adrienne, pour expliquer qu'elle ait

si vite démêlé les personnes. Josette Clotis non plus n'était pas bien vieille. Et ce roman sent encore sa première sève. Même le manuscrit de 1925 était assez touffu, assez embarrassé de ses longs chapitres, comme un poulain peut l'être de ses hautes pattes. Les malheurs d'Adrienne défilaient dans un joli style. Son beau-père lui jouait des tours atroces, elle passait une nuit chez cette prostituée de Mme Cros, elle perdait son porte-monnaie, le commissaire la houspillait, son oncle curé était très dur pour elle... Mais il y avait déjà là cette attention pour la vérité, déjà cette discrétion et cette indiscretion mariées comme il convient ; et cette vie enfin, pour en revenir au maître-mot.

Josette Clotis, devant cet ouvrage d'adolescente, on la sentait dans un drôle d'état d'esprit. Il l'intéressait surtout par ses conditions. Parce qu'elle l'avait fait à quinze ans et qu'elle avait calligraphié ses seize premières pages à la cuisine, sous la lampe ronde. Il faisait chaud, c'était dans un autre bourg du Loiret. « Maman avait fait cuire des rognons et j'écrivais sur le coin de la table que les plaisirs d'hiver c'était écrire et faire de la cuisine. »

Maintenant elle disait qu'une petite fille qui publie un roman, une petite qu'on connaissait occupée à rire, à se faire réprimander par sa mère et à s'habiller très bien, qu'on connaissait tout à fait pareille aux autres, cela peut amuser et, gentiment, surprendre. Mais une vieille fille de province, une

filles qui ne court plus les bals parce qu'elle en a assez, qui commence à s'habiller mal, qui prend une figure sérieuse, naturellement, parce qu'elle a par exemple deux ans de plus, une fille passée de mode enfin ! Du coup on lui donnerait vingt-six, vingt-huit ans, tellement on est généreux pour l'âge des autres. « Tous les jeunes gens dont l'opinion m'amuse seront mariés. Et tous les gens que j'aime seront morts. »

S'il fallait corriger, recorriger, envoyer à un éditeur, à un autre, à un autre, c'était trop simple. « J'aurai au moins vingt et un ans ! » Publier ainsi un livre, en célibataire poétique de village, non. Elle préférerait ne rien penser de bon de cette Adrienne. N'y sentait-on pas tout du long en même temps un laisser-aller et un effort terrible ? « Les mots, quand ça ne sonne pas juste, ce n'est pas supportable. » De la gaucherie, des phrases qui font un vilain son... Et puis, et puis... Qu'est-ce qu'elle apporterait avec ces cent-vingt pages ? On s'en passerait si bien. « Un livre publié, il faudrait que ce soit une nécessité extraordinaire. »

Ce manque d'orgueil pouvait ressembler à de la prétention. La jeunesse, comme elle méprise vite sur des mots — « vieille fille de village » — et comme elle ne sait pas mépriser, si sensible au dédain de gens absolument sans importance. Une très jeune fille qui s'effare à découvrir partout l'enfantillage, pourra bien penser, vite, que tout le monde est plus bête

qu'elle : une heure après, elle sera persuadée qu'elle n'est rien, qu'elle ne sait rien, qu'elle ne peut rien. Doute, impatience et doute. « Il faudrait se dépêcher de réaliser quelque chose, autrement on n'est attaché par rien et on ne peut pas soi-même se prendre au sérieux. »

Ce roman, son auteur n'ose pas le regarder comme un roman de romancier ; s'il a un intérêt, c'est en tant que symptôme, en tant qu'ouvrage d'une enfant qui a eu à deux ans sa première bibliothèque (une collection de livres en grosse écriture avec des images en couleurs et tous consacrés aux oiseaux : le chardonneret, la fauvette, la mésange...). Une enfant qui devait savoir lire de naissance, de sorte qu'elle a attendu sa onzième année pour aller à l'école. Longtemps, aux étrennes, on ne lui avait donné que des livres. Seulement, sa tante lui envoyait des poupées, alors qu'elle commençait d'écrire Adrienne.

Josette Clotis a su oublier son doute même et son impatience, pour prendre plus simplement les choses. Naturellement elle doit corriger son manuscrit, et elle le corrigera.

Ses cheveux avaient poussé. Pour mieux travailler, elle les attachait d'un lacet sur son cou. Elle était assise au fond d'une autre saison, d'une autre province, dans une salle de verdure que formaient un cerisier, deux sureaux et des nerpruns. Elle taillait

à grands coups son crayon, biffait des lignes, et soudain, de deux diagonales, toute une page. Elle riait, parce qu'elle s'apercevait qu'au long des chapitres revenaient souvent des mangeailles, de gros menus de campagne, établis avec une délectation sournoise. Et cette façon d'ouvrir le roman : « Un soir, un soir d'été lourd comme la dalle d'un sépulcre... » Une phrase qu'on écrit avec fierté, en 3^e A. Aujourd'hui, on la lit d'une certaine voix balancée, et l'on part à rire. Josette Clotis en relisait d'autres, si poétiques, et, prenant son crayon, biffait, appuyant très fort.

La phrase de début, pourtant, elle la laissait là, « par égard ». Elle en respectait ainsi deux, trois : « Et dans la chambre aux rideaux pâles, les larmes lentes de ma mère coulaient sur son rêve... » Coquetteries, goût de l'ironie, pointes de superstition, et surtout salut attendri à une année lointaine.

Personne n'aurait eu à lui apprendre le goût. Sévère, d'ailleurs, surtout pour elle. Un peu aussi pour le Prince qui m'aimait, qu'elle aimait bien, sévère parce qu'on ne met pas « l'oustal » à toutes les sauces dans les plus parfaites phrases, parce que l'héroïne de cette histoire d'enfance atteint bel et bien ses dix-huit ans (dix-huit ans ! non, est-ce l'enfance !), enfin parce que dans cette féerie les baisers qu'on donne et qu'on reçoit sont pleins de consistance ; plus que tout le reste. (Elle, elle a supprimé de son livre tout ce qui ressemble à l'amour, toute une aven-

ture d'Adrienne avec un gentil garçon qui s'appelle M. Georges. « Ce sera, par hasard, mettre les filles pauvres au-dessus des petites bourgeoises que nous sommes, entièrement préoccupées de flirts. »)

Elle aime Sous le vent, c'est joli, cela fait un livre propre, propre, débarbouillé de partout. Elle a lu Le Grand Meaulnes et ne comprend pas qu'on lui apparente quoi que ce soit. Mais, dans son admiration, elle reste un peu gênée d'y rencontrer la réalité si réelle auprès du rêve. Elle ne se sent pas chez elle, c'est comme un réveil ou un mal à la tête. Avec la Beauté sur la Terre, elle est plus à son aise : c'est tellement ce qu'elle voudrait avoir fait, et un scénario tout prêt pour un film sonore avec Greta Garbo... Elle a lu le Soulier de Satin, aussi, avec un infini plaisir ; à certains passages, elle sent qu'il lui faudrait, pour comprendre, avoir lu d'autres choses et savoir ce qu'elle ne sait pas ; mais ça, c'est de sa faute ; on s'accuse, on passe, on retrouve son plaisir, immense, uni comme un grand lac. Et accueillant tout cet imprévu, elle espère beaucoup que le Soulier de Satin sera représenté au théâtre Pigalle, sans rideaux, avec les ascenseurs qui montent.

Elle, comment arriverait-elle jamais à faire un livre ? « Un bon livre, dit-elle, c'est un arc-en-ciel, ça part d'un bout pour arriver à l'autre. » Mais trop souvent il ne part que d'un bout, et se perd dans la nuée pluvieuse. Par quelles incantations disposer exactement la nuée et le soleil ? On aimerait tout

lâcher et l'on sent qu'on ne peut rien lâcher. « J'aurais voulu n'avoir jamais l'idée d'écrire ; comme cela, je serais tranquille, je m'amuserais bien, je pourrais perdre du temps, tandis que j'ai toujours remords et honte du temps que je perds. »

Après tout, il suffirait que ce roman fût bien frais, bien vert, qu'il apportât ce que les enfants de la montagne apportent à Adrienne institutrice : « leurs longs cils, leur peau fraîche, leur miracle qu'ils ne savent pas. » On n'oserait rien lui demander d'autre.

Il apporte cela. Il apporte aussi autre chose.

D'abord, on pouvait préférer la première partie, les vives enfances campagnardes. Cette allure désordonnée, cette gratuité, cette abondance, c'est bien l'enfance où tout vous arrive dessus pêle-mêle : où un drame n'a rien à vous dire, et où un hasard insignifiant — une visite à une vieille femme, un mot d'une petite camarade, un rayon jaune dans un grenier — peut changer la pente d'un caractère. Mais le tout ira se resserrant : l'âme universelle, qui hésitait entre mille figures, adopte peu à peu une ressemblance. Un être se forme, une vie se dessine.

La deuxième partie, retouchée, vaut sans doute mieux que la première, et la troisième gagne sur les autres en intérêt profond.

Ainsi, sous la péripétie, la sourde histoire d'Adrienne se faisait comme sans que Josette Clotis s'en mêlât

JOSETTE CLOTIS

Le Temps vert

Ce roman, lorsqu'il parut, en 1932, rendit célèbre la jeune provinciale qui en était l'auteur. Il faut le relire aujourd'hui pour son étonnante fraîcheur, pour la vivacité sensuelle et l'acuité d'observation du récit d'Adrienne la narratrice. Son enfance chaleureuse parmi ses sœurs, sa mère veuve très tôt, une ribambelle de tantes exquisés, de merveilleux grands-parents dans la maison d'un village d'Auvergne, la proximité des montagnes, des animaux et des arbres, le poignant départ pour Béziers où la mère refait un mariage malheureux, l'éveil d'une adolescence à la fois extraordinairement heureuse et nostalgique du paradis perdu d'autrefois, tout cela recrée, autour de notre fantasque héroïne, un univers de petits et grands bonheurs dont elle se plaît à rendre compte avec une minutie, une fougue, une puissance d'évocation que l'écart de presque un demi-siècle n'a pu affaiblir ou éteindre, au contraire : son histoire s'est fixée pour le lecteur dans un cadre d'éternité à la fois souverain et familier.

nrf

